

L'instinct de l'instant éternel
par Jean-Jacques Dubois Ph D.
(notes de recherche)

*« La mort ne peut point être amère à l'âme qui aime, puisqu'elle
y trouve toutes ses douceurs et délectations d'amour »*
(Jean de la Croix, Cantique spirituel)

La mort est bien absolu parce qu'elle est conscience absolue pour qui s'y est préparé

On a beau expérimenter la mort symbolique à chaque cycle d'irrit, il n'en reste pas moins que la mort corporelle constitue l'événement le plus douloureux pour tout être humain. Mais, comme on l'a vu dans « Critique du transfert thérapeutique », plus on souffre plus on devient conscient. N'est-ce pas d'ailleurs la signification même de la passion et de la mort du Christ crucifié! Et plus on devient conscient – complexité par le chaos – plus « la mort ne peut point être amère », y voyant toute la vie qu'il y a dedans (Félix Leclerc). Cette conscience de la vie dans la mort, lors de l'instant de la mort, ne peut advenir qu'au sommet d'un long et douloureux apprentissage. La passion du Christ en est le témoignage archétypal le plus tangible, le plus éloquent, quoiqu'on en eu déjà un aperçu dans l'itinéraire de l'apprenti chamane.

Le constat de ce bien absolu qu'est la vie éternelle, dans le mal absolu, la mort temporelle, ruine la haine de tout. À ce niveau de conscience de la vie, ne subsiste même pas la haine de la mort. Il ne reste que l'amour de la vie dont la mort (le mal, le chaos...) est indissociable. Et le paroxysme de l'amour de la vie, qui ne peut advenir que par la conscience de la vie – on ne peut aimer que ce qu'on connaît, la capacité d'aimer ne peut s'actualiser que sur des objets d'amour –, loge dans la mort puisque la conscience dépend de la souffrance, la mort étant le paroxysme de la souffrance et donc de l'amour. Il apparaît ainsi « naturel », même instinctif que l'âme trouve dans la mort « toutes ses douceurs et délectations d'amour ».

Voilà qui dissipe les outrances mystiques que l'humain mortel et moderne attribue à Jean de la Croix, à Thérèse d'Avila et à bien d'autres saints « extravagants » qui s'évertuaient, en vain au regard mortel et moderne, à montrer les délices de la mort. En effet, ce qui semblait « surnaturel », ce désir voluptueux de la mort pour voir Dieu, ne serait en fin de compte que le prolongement d'un instinct, celui de la conscience (complexité) par la souffrance (chaos), tellement naturel, tellement profondément naturel qu'on l'a proclamé surnaturel. Le surnaturel n'est-il pas ce qui semble non naturel parce qu'il est d'un naturel tel qu'il est inaccessible à l'entendement. Le surnaturel est ce naturel tellement incompréhensible qu'on le dit ineffable.

Le surnaturel suppose donc un niveau de conscience éminemment plus vaste et plus profond que ce que donne à réfléchir les sciences naturelles (physique, biologie...) et

culturelles (sociologie, psychologie...), même si les sciences systémiques (chaos/complexité, émergence...) convergent vers le surnaturel. N'empêche que Jean de la Croix a encore raison aujourd'hui lorsqu'il déclarait : « Et toute la sagesse du monde et toute l'habileté humaine, comparée [*sic*] avec la sagesse infinie de Dieu, est une pure et extrême ignorance, selon ce que saint Paul écrit aux Corinthiens : ' La sagesse de ce monde est folie devant Dieu ' »¹.

Pauvre Dieu!

En dépit du fait que subsiste encore un énorme fossé entre la science de l'Éternel et les sciences du temporel (naturelles et culturelles), certaines avancées de celles-ci semblent conférer du rationnel à l'irrationnel. Le réel visible, ou temporel, et le réel invisible, ou éternel, correspondent de plus en plus à l'espérance hégélienne et teilhardienne. En effet Hegel n'avait-il pas déclaré que « tout le réel est rationnel » et Teilhard n'avait-il pas prophétisé « la convergence de la foi et de la science ». Si « les voies du Seigneur sont impénétrables », elles le sont cependant de moins en moins. En effet, ce qu'on attribuait naguère encore à la magie divine se révèle désormais obéir à une rationalité ignorée il y a à peine quelques décennies. Par exemple, le miracle serait de moins en moins surnaturel mais de plus en plus naturel. Il ne bafouerait plus les lois de la nature; au contraire, il en serait une manifestation profonde et éloquente. En effet, était miraculeux ce qui advenait *ex nihilo*, ce qu'on ne pouvait expliquer par les connaissances empiriques ou rationnelles alors en usage. On attribuait donc à la volonté divine surnaturelle ce qui semblait échapper aux lois naturelles et même ce qui les contrariait. Il en allait ainsi de la création de l'univers : on ne pouvait imaginer qu'une énergie infinie condensée dans un espace infime puisse se matérialiser en inversant son rapport énergie/espace pour créer un espace infini ne bénéficiant plus que d'une énergie infime. Une grande et inéluctable loi de la vie se substitue de plus en plus à la volonté anthropomorphisée d'un Dieu personnel. Face à l'énigme de la création de l'univers, on faisait de Dieu un Créateur *ex nihilo*. Parallèlement, face à une guérison échappant à la rationalité médicale, on faisait de Dieu – et on le fait encore, mais moins – le thaumaturge qui met à mal ses propres lois. Et comme Dieu est sa loi, il se méprise quand il bafoue sa propre loi pour effectuer des miracles. Ce Dieu personnel qui intervient directement dans nos vies personnelles suscite la compassion quand on le voit dans ce manque de confiance envers lui-même, ce manque d'amour de lui-même. La castration serait plus divine que freudienne.

Dieu n'est pas Dieu

Mais ne nous méprenons pas! Ce Dieu n'existe que dans notre imaginaire. Ce Dieu n'est donc qu'un symbole et comme tout symbole, par définition, il signifie autre chose que lui-même. Dieu n'est pas Dieu, il est l'ombre de quelque chose d'autre ou de rien d'autre. S'il est cette énergie infinie, il est quelque chose; mais si cette énergie infinie n'occupe qu'un espace nul, il n'est rien. Il est donc à la fois rien et quelque chose.

¹ *La montée du mont Carmel, Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1967, p. 89.

Il est le paradoxe absolu. Il est *la nada y el todo* (le rien et le tout) de Jean de la Croix. Selon le point de vue où l'on se situe, il est le tout maximal/rien minimal qui s'inverse en rien maximal/tout minimal. Notre ère théologique (mort de Dieu) et philosophique (l'être et le néant) donne à penser que ce serait la perspective adoptée par l'humanité de notre actuel big bang/big crunch. Avec la fin des religions (mort de Dieu) se manifestant particulièrement par la désertion des églises, et avec la fin des philosophies se manifestant particulièrement par l'effondrement des grandes idéologies autant politiques (marxisme-léninisme, social-démocraties...) que sociologiques (positivisme, fonctionnalisme, structuralisme...), apparaît un post-modernisme désabusé et nihiliste.

Si le rien planétaire est maintenant maximal, en cette fin de big bang cosmique, le tout, aussi minimal soit-il, témoigne déjà, mais à un niveau plus élevé de complexité, de son retour en force, de sa résurrection par un big crunch timide encore mais qui se fait tout de même sentir ou ressentir « sur la terre comme au ciel ».

Partout, on assiste au passage du multiple vers l'un

Au ciel, on le constate par le multiple, tous ces corps célestes créés par le dernier big bang, que les forces d'attraction du big crunch commencent à unifier. Sur la terre, on le constate dans bien des domaines. En ingénierie, on passe du modèle fractal (multiple) au modèle constructal (unification). En physique et astrophysique, on est obsédé par l'unification des quatre grandes lois (faible, forte, électromagnétique, gravitationnelle) par, notamment, la théorie des cordes. En biologie, les recherches sur le génome humain jouent un rôle analogue d'unification. En écologie, la globalisation de la planète est le thème central autant des chercheurs que des militants. En cybernétique, la planète devient le village global si cher à McLuhan. En sciences humaines on passe de plus en plus d'une épistémologie éclatée, morcelée, conflictuelle, fractale là aussi, à une épistémologie constructiviste, constructale ici aussi, qui s'élabore dans une perspective systémique – et donc unificatrice – qui, non seulement ne rejette pas la contradiction, le paradoxal, mais l'intègre et s'en enrichie : les désordres (chaos) ne sont plus objets d'anathèmes mais deviennent précieux pour prédire et comprendre de nouvelles émergences d'ordres (complexités) plus stables, plus harmonieux, mieux adaptés. Il en va ainsi au sein même de modèles théoriques systémico-constructivistes qui, inspirés de la représentation du réel dans l'esprit des scientifiques sont mises en œuvre d'une découverte à l'autre, mais enrichies, nuancées, corrigées, pour encore mieux rendre compte du réel, non pas dans une perspective de certitude « scientifique », mais de vraisemblance. Ce qui est découvert, dirait Gaston Bachelard, sert de modèle théorique pour en découvrir davantage.

La pensée sur terre serait ainsi l'exégèse, ou reflet, de ce qui se trame dans un univers qui se cherche, lui aussi tout autant « constructivement », dans cette formidable ambivalence entre les forces régressives du passé (big bang) et les forces progressives du futur (big crunch). Il en est ainsi de la pensée sur terre. Teilhard de Chardin l'aurait nommée « noosphère », cette pensée humble qui se pense elle-même constructiviste, sachant qu'elle ne reflètera jamais la réalité en soi; pensée assez lucide d'elle-même qui se sait dans un rapport asymptotique bachelardien avec la vérité toujours de plus en plus et de mieux en mieux approchée sans jamais espérer être totalement atteinte si ce n'est au fugace moment de la mort, autant pour l'humanité entière que pour l'individu.

Tout au moment de la mort, rien après

Là où la pensée sur terre serait en totale adéquation avec « la réalité en soi », ce que d'aucuns appellent « la vérité », serait l'inadéquation elle-même entre la quête de la vérité et la vérité, le ciel et la terre partageant la même quête et la même inadéquation. Ce que nous savons serait la réalité même de ce que nous devenons, individu, humanité, univers. Notre savoir serait contraint par la réalité actuelle en devenir, mais balbutierait la réalité ultime. Autrement dit nous ne savons que ce qui est et ce qui est n'est presque rien comparativement à ce qui était et sera, le présent n'étant qu'un mince découpage de la totalité du réel qu'est l'Éternel. Mais de ce mince découpage on ne peut que déduire intuitivement le tout, comme on disait autrefois que le seul accès à Dieu n'était possible que par la foi durant notre vie terrestre et qu'il fallait mourir pour voir Dieu. Comme disait saint Jean de la Croix, la mort est le rite de passage du Dieu cru (foi) au Dieu vu (vision béatifique). Ici, il convient de corriger l'interprétation traditionnelle de cette croyance à l'effet qu'il faut mourir pour voir Dieu après sa mort. Après la mort, on ne voit plus rien; la conscience s'éteint et notre âme (énergie) se dilue dans les énergies universelles. S'il y a tout au moment de la mort, la question de l'au-delà de la mort ne se pose plus. Si tout est là au moment de la mort, si le moribond communique à Dieu, à l'Éternel, c'est qu'il ne reste rien pour après la mort. Il n'y a donc rien après la mort puisque l'être est absorbé par, dans, pour l'Éternel. Telle est la seule possibilité de ne pas prolonger son existence dans sa descendance.

Devenir éternel ne peut avoir de point de départ, puisque devenir éternel, c'est devenir l'Éternel, c'est-à-dire ce qui était, qui est et qui sera. Aussi ne devient-on pas éternel, l'Éternel, mais prend-on plutôt conscience de participer à et de l'Éternel, à et de la Vie. L'au-delà ne peut donc être le moment où on entre dans l'éternité puisqu'on y était, on y est et on y sera. Il n'y a pas d'au-delà pour qui conscientise l'éternité; il n'y a que l'éternel présent de l'être devenu conscient de l'instant de la mort où le temps et l'espace s'effondrent. Parler de l'au-delà après la mort ne fait que prolonger nos a priori temporels kantien inconscients à un ineffable, indicible « quelque chose d'autre », l'altérité absolue, irréductible à nos identités indigentes et débiles qui, elles, spatio-temporalisent sans répit.

L'amour de l'éternité c'est l'amour de la mort

On a pu constater, dans le texte « Qu'est-ce que Dieu », qu'une énergie est d'autant plus infinie qu'elle est contenue dans un espace infime. L'évolution du cosmos vers sa mort nous y amène inéluctablement. Notre mort individuelle sera consciente et libre dans un formidable élan amoureux de la Vie même au moment fugace, une microseconde, de son avènement. Nous expérimenterons dans toute sa beauté, tout son absolu la quintessence de la Vie en condensant l'histoire de la Vie : une énergie infinie dans un moment infime (microseconde). *Viva la muerte!*

Ce moment infime, temporel, c'est la parcelle d'identité personnelle dont l'énergie infinie ou éternelle ne saurait faire l'économie. L'éternité ne peut advenir que chez qui s'est construit une identité (égo) dont la puissance doit se mesurer à la « toute-puissance » s'il veut la contenir. Telle est la signification de la communion eucharistique.

Sans ce minime, s'effondre le maxime. Sans l'humain, Dieu n'est rien et encore moins. Il n'est plus besoin de parler de Dieu puisque l'Humain, très humain, advient. N'est-ce pas là la deuxième venue du Christ (Christ-Roi) sur terre, le Christ n'étant que la représentation prémonitoire, ou symbole prophétique, d'une Humanité destinée à devenir plus complexe, c'est-à-dire adulte après avoir franchi le seuil du chaos juvénile.

Qui a expérimenté moult fois le passage du chaos à la complexité, de la souffrance à la jouissance, de la mort (symbolique, psychique) à la résurrection, bref l'irrit, en vient progressivement à voir et à ressentir davantage la complexité (conscience, liberté et amour) qui se tapit déjà dans le chaos, dans la souffrance, dans la mort. Le chaos, la souffrance et la mort non seulement ne font plus peur, mais deviennent désirables tellement les bénéfices qu'on en tire sont considérables. Complexité, jouissance, résurrection en viennent même à submerger chaos, souffrance et mort. Après plusieurs années de chaos/complexité, de mort/résurrection, on en vient à souffrir de ne plus souffrir, on veut mourir encore parce que c'est par cette anfractuosité étroite qu'on accède à plus de conscience, de liberté et d'amour que nos prédécesseurs ont naïvement appelé Dieu. C'est cet itinéraire, ô combien douloureux d'abord et ensuite progressivement délectable et caressant, qui – je l'anticipe pour moi n'y étant pas prêt encore – permettra au pèlerin de la vie de laisser émerger de tout son être l'instinct le plus fondamental, celui de la vie même, c'est-à-dire de l'éternité. La souffrance absolue, la mort, est la conscience, la liberté et l'amour absolus.